

CHAPITRE 4 : Structure générique et sections de l'article

L'article scientifique de linguistique n'étant pas soumis à la structure IMRAD, l'analyse de ses sections est délicate : il serait ainsi peu envisageable d'analyser les « troisièmes sections d'articles » d'une part parce que tous les textes n'en sont pas pourvus, et d'autre part parce qu'elles ne remplissent a priori aucune fonction particulière. Dans cette perspective, seules les premières et dernières sections d'article semblent directement observables en tant que telles, à supposer qu'elles soient véritablement 'introductives' et 'conclusives' : elles seront ainsi observées sur l'ensemble du corpus, tandis que nous limiterons l'étude de la structure textuelle du genre à l'examen d'un corpus échantillon constitué des 42 premiers textes du corpus global¹.

4.1. Introductions/premières sections

Le corpus « introductions d'articles » a été constitué comme suit : lorsque les textes ne contenaient pas d'introduction explicite, c'est la première section qui a été prise en compte, dans la mesure où elle nous semble globalement remplir cette fonction introductive. Seuls cinq textes ont été écartés étant donné qu'ils ne contenaient ni introduction ni première section à visée introductive : le texte 3 est rédigé à deux voix et ne contient qu'un *avertissement* concernant précisément cette dualité, avertissement qui ne saurait tenir lieu d'introduction ; les textes 19, 43, 50 et 80 ne sont pas structurés, et ne comportent aucun paragraphe introductif.

Les introductions ont ensuite été soumises à l'analyse statistique et nous avons contrasté les résultats obtenus avec les statistiques du genre décrites dans le chapitre précédent, afin de mettre en évidence leurs spécificités.

4.1.1. Description statistique (corpus global)

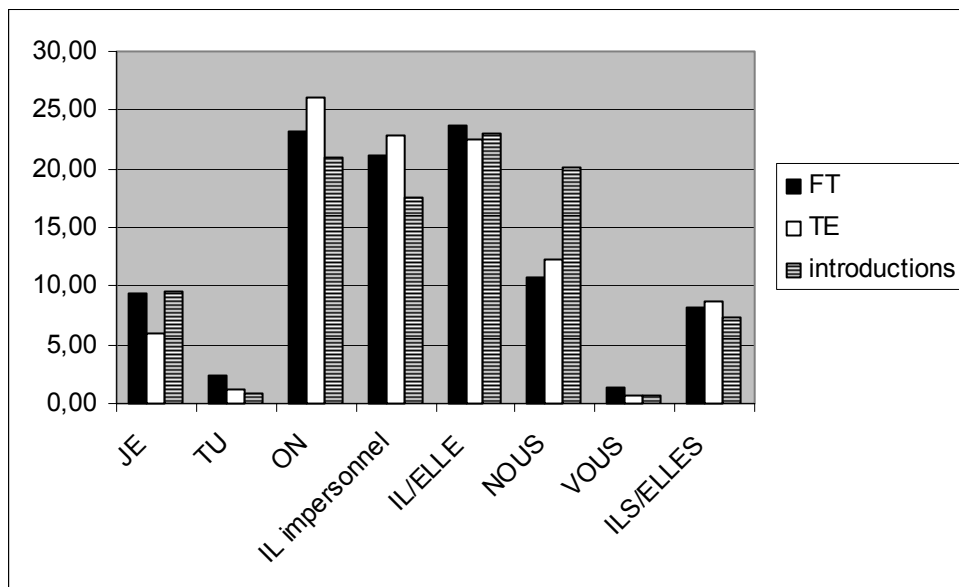
L'introduction occupe en moyenne 10% de l'article scientifique, soit 760 formes (*vs.* 7144 pour l'article), avec un écart-type de 850. La taille des sections introductives varie en effet fortement (minimum de 65 formes/maximum de 8131) et au regard des corrélations textuelles mises au jour, elle dépendrait d'abord de leur degré de structuration (+0.27) : les introductions structurées sont ainsi plus étendues. En outre, on remarque que les introductions les plus longues semblent contenir davantage d'impératifs (+0.22), d'anaphoriques pluriel *ils/elles* (+0.15) et de négations (+0.15), tandis que les sections courtes sont corrélées au futur (0.21), au pronom personnel *nous* (0.16) et au déterminants démonstratifs (0.14). Les introductions de taille restreinte semblent ainsi essentiellement réduites à une fonction d'*annonce* du développement à venir, comme l'illustrent les deux sections introductives suivantes :

Le présent travail est centré sur l'analyse de la dénomination comme un phénomène relevant de manière essentielle d'une approche en discours, et ayant ainsi vocation à faire l'objet d'une élaboration interactive. **Nous esquisserons** d'abord à grands traits les soubassements théoriques généraux qui font dépendre toute dénomination d'un acte de discours, et la rendent par nature intrinsèquement négociable ; **nous envisagerons** ensuite quelques aspects interactifs de la construction en discours des catégories et des dénominations. (013)

¹ Comme nous l'avons mentionné *supra* (v. chapitre 2.1.1.3.B), seul 1/5^e du corpus a été structurellement annoté.

Dans **cet** article, **nous** chercherons à dégager l'identité du mot *raison* à travers le rôle qu'il joue dans les différents environnements, et en particulier dans les différentes constructions où il peut être mis en oeuvre. Ce rôle ne se traduit jamais qu'à travers des effets variables - correspondant à ce que l'on appréhende comme "les différents sens" de *raison*. Chacun d'eux n'apparaît, comme **nous** allons le voir, que dans des conditions précises et contraintes. (070)

Bien qu'associés aux sections plus courtes, les verbes conjugués au futur et les pronoms personnels *nous* font partie des descripteurs qui varient le plus si l'on contraste les introductions et les articles. Comme l'illustre le graphique suivant, les proportions de *nous* sont quasi doublées dans les introductions (20% de l'ensemble des PP recensés) :



Graphique : Répartition des pronoms personnels dans les articles (FT et TE) et les introductions (moyennes relatives)

Si les anaphoriques singulier et pluriel demeurent relativement stables, c'est au niveau des marques de première personne et des impersonnels que l'on observe les différences les plus notables². En effet, les impersonnels *il* et *on* sont nettement moins représentés dans les introductions que dans les corps d'articles : l'introduction semble être un lieu privilégié de manifestation de l'auteur, comme le démontrent les proportions plus importantes de *nous* et de *je*. Certains chercheurs se mettent ainsi remarquablement en avant dans les séquences introductives, tant avec *je* :

La manière la plus sûre d'aborder un mot est sans aucun doute de considérer l'ensemble de ses usages. Si j'ai violé ce principe dans l'étude des prépositions françaises (Vandeloise 1986), c'est parce que, méthodologiquement, il me paraissait difficile de tenter de prime abord une étude exhaustive. J'ai donc décidé de me limiter à l'étude des usages spatiaux des prépositions. (037)

qu'avec *nous* :

Précisons pour finir que nous nous situons dans le cadre de la Théorie des Opérations Enonciatives élaborée par Culioli. (084)

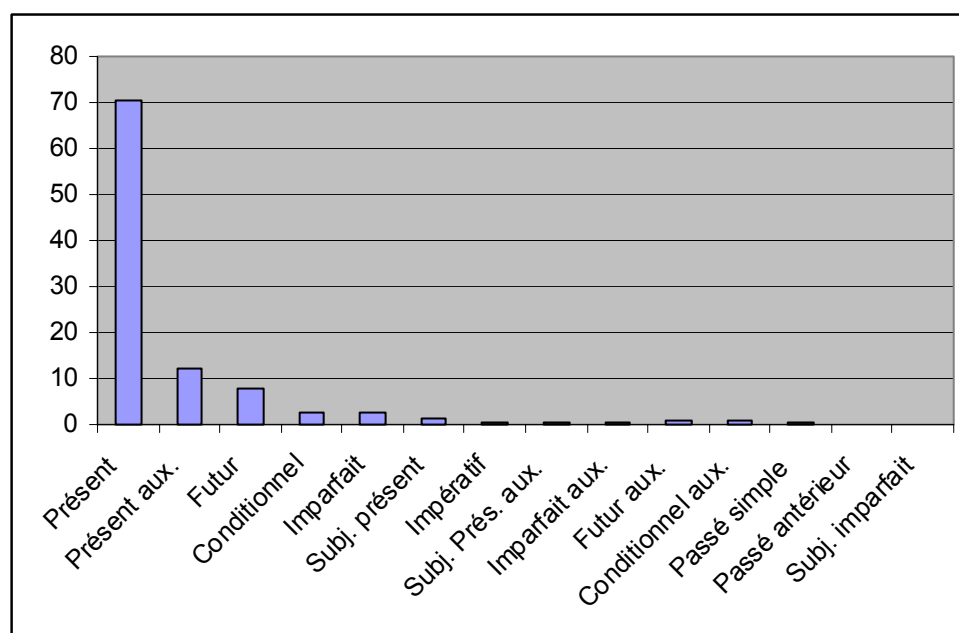
² Déjà marginaux dans le genre de l'article, les pronoms de seconde personne le sont plus encore dans les introductions : 94% des introductions observées ne contiennent aucun *tu*, et plus de 95% ne comportent aucun *vous*. Soulignons que la présence de pronoms *tu* dans les textes est en partie liés au fait que certaines introductions contiennent des exemples – au demeurant peu fréquents et globalement peu susceptibles de corrompre les résultats.

Nous et *je* sont tous deux corrélés au futur (respectivement +0.43 et +0.18), et participent ainsi à la fonction – déjà évoquée – d’annonce de l’introduction :

Nous étudierons ici une classification inscrite dans le langage naturel car elle sert de fondement à la dérivation d’adverbes allemands productifs actuellement. **Nous verrons** que, dans tous les mécanismes de catégorisation par le langage naturel que nous décrirons, paradigmatique et syntagmatique sont indissociables. (021)

Il n’est pas nécessaire de présenter plus longuement ces travaux, dans la mesure où j’ai employé un autre cadre théorique pour l’analyse de mon corpus: le modèle hiérarchique et fonctionnel développé par l’Unité de linguistique française à Genève. Les conventions de transcription que j’ai adoptées suivent aussi de près les usages des chercheurs qui ont développé ce modèle. **J’exposerai** d’abord certaines notions du modèle et, dans un deuxième temps, **j’envisagerai** quelques questions que pose la structure globale du message retenu. (142)

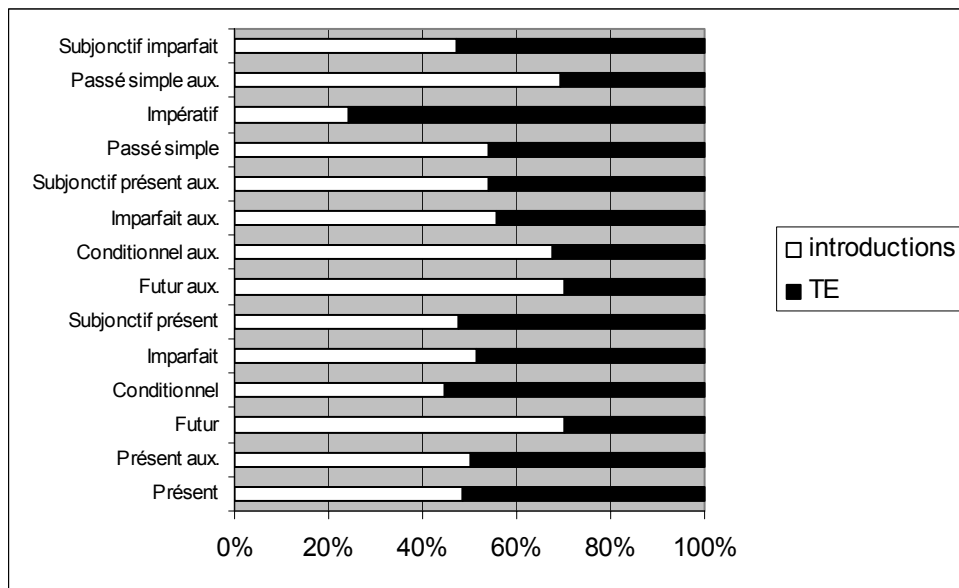
On observe une concurrence relative entre *je* et *nous* dans les introductions – corrélation négative de -0.25, moins prononcée que dans les textes entiers (-0.34) -, bien qu’à l’exception du futur, ils ne partagent pas les mêmes corrélats. Si nous avons déjà observé une valeur *reader-friendly* des corrélations *je/tu/nous* + futur, dans la mesure où l’auteur guide le lecteur dans son parcours interprétatif du texte à venir (Poudat et Loiseau, 2002), il semble que cette fonction de *guide* soit davantage dévolue à *nous* qu’à *je*³ : plus fortement combiné au futur que *je*, *nous* est négativement corrélé au présent (-0.2), ce qui renforce l’association *nous/futur*, d’une part parce que le futur est le second temps simple le plus représenté du genre (8% de l’ensemble des formes conjuguées vs. 3.34% TE) :



Graphique : Répartition des temps conjugués dans les introductions

et d’autre part parce qu’on relève trois fois plus de verbes conjugués au futur dans les introductions que dans les articles :

³ Soulignons que le pronom indéfini *on* n’est pas significativement corrélé au futur dans les introductions, mais aux auxiliaires futur (+0.16).

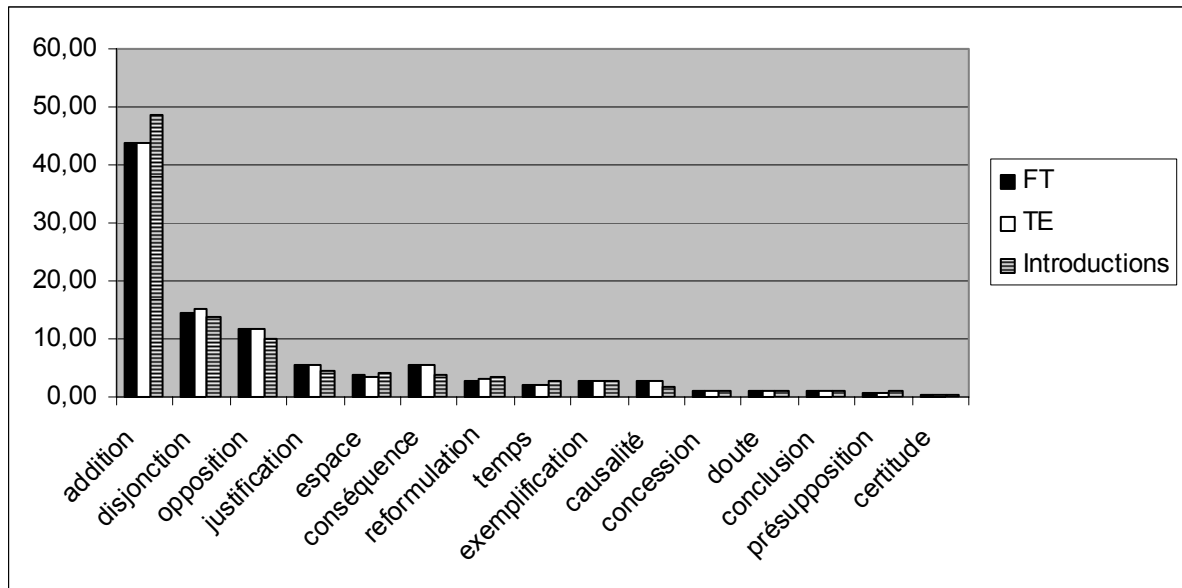


Graphique : Répartition comparative des temps conjugués dans les articles (TE) et les introductions

Nous est également positivement corrélé aux connecteurs d'exemplification (+0.32), qui attestent d'un effort de clarté et de définition de l'objet traité dans l'article, de même qu'aux connecteurs de temporalité (+0.27), de toute évidence liés à l'annonce des parties à venir, quasi systématiquement positionnée en dernière partie d'introduction :

Ce papier est organisé en deux grandes parties. **Tout d'abord** (section 2), nous passons en revue les différentes approches de l'analyse du discours, et notamment les deux courants de recherche dont s'inspire la SDRT pour mieux situer cette théorie. **Ensuite** (section 3), nous présentons de façon formelle les principes et les mécanismes fondamentaux de la SDRT. En annexe, nous détaillons l'analyse d'un court exemple. (183)

Le pronom est en outre négativement associé aux négations (-0.21), explicitement bannies du style *reader-friendly*, et aux subordinées relatives (-0.23), indices d'une syntaxe plus complexe. On note a fortiori une sous-représentation des connecteurs d'opposition (-0.17), troisièmes connecteurs les plus représentés du genre, qui indiquerait une nature moins polémique des sections introductives :

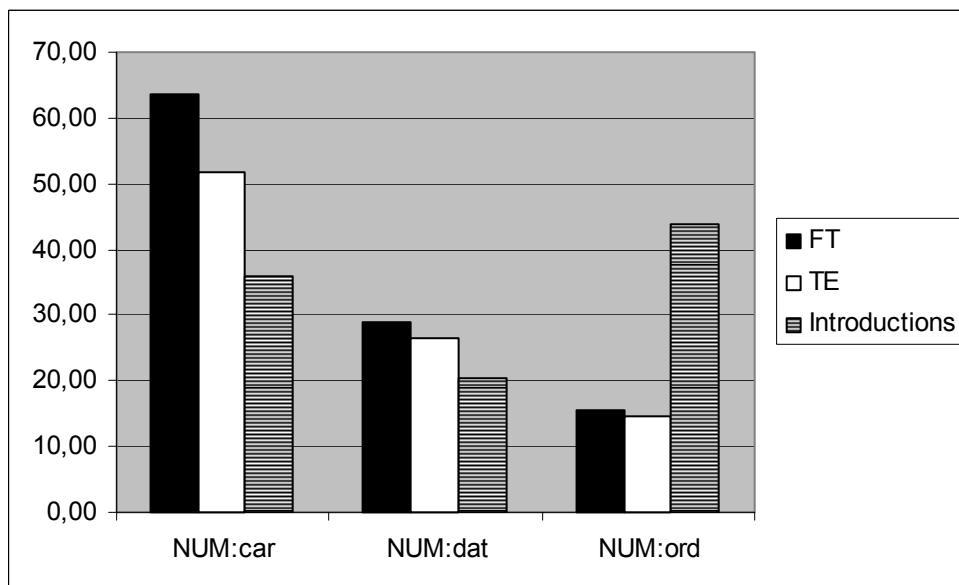


Graphique : Répartition des connecteurs avec/sans exemples (moyennes relatives par texte)

En revanche, le pronom *nous* est corrélé aux connecteurs de spatialité (+0.14), qui introduisent l'article comme *lieu* de réflexion :

Il s'agira **ici** de s'intéresser aux propriétés sémantiques du préfixe RE en français contemporain. Nous n'en proposerons pas une étude complète dans la mesure où l'ensemble des faits empiriques dont il faudrait rendre compte excède largement le cadre d'un article. (072)

L'analyse de *nous* et ses corrélats fait émerger un pôle *reader-friendly* personne-espace-temps particulièrement intéressant : l'auteur se manifeste avec *nous*, en incluant éventuellement son lecteur ; il introduit le *lieu* de l'article – essentiellement avec le déictique *ici* – et sa *temporalité future* – dont les phases, ou sections, sont ponctuées de connecteurs de temps, mais également de numéraux ordinaux, trois fois plus représentés dans les introductions :

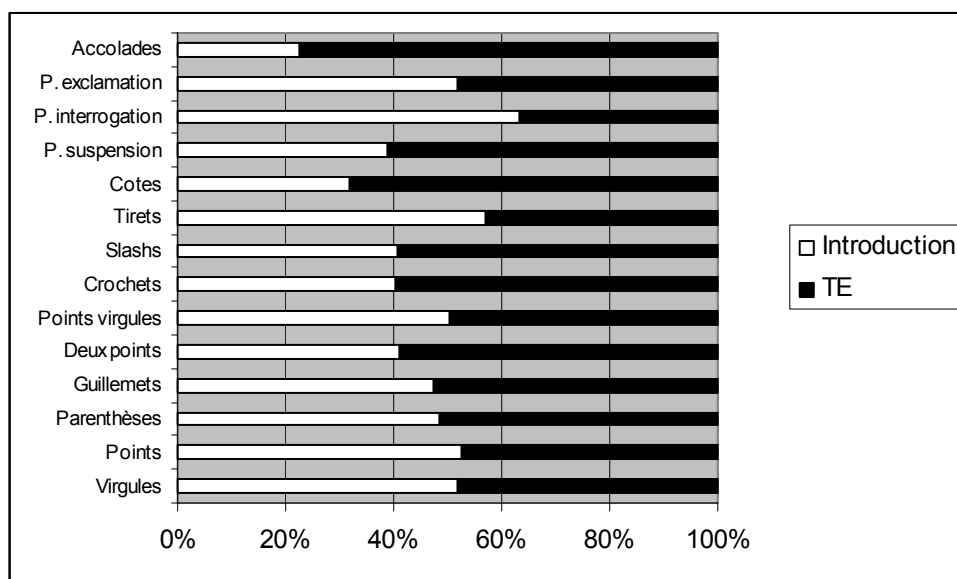


Graphique : Répartition des numéraux dans les articles (FT et TE) et les introductions

Les numéraux ordinaux participent ainsi avec les connecteurs de temporalité à la fonction d'exposition de l'introduction :

La **première** section du présent travail examine brièvement les propriétés basiques des phrases génériques de bon aloi, et reprend une distinction classique entre différents types de généricité. La **seconde** section examine un cas de phrase générique non répertorié, lequel met en évidence la non nécessité d'un syntagme générique en position sujet. Dans la **troisième** section enfin, j'aborderai le rôle que jouent les phrases génériques en morpho-sémantique. (110)

On remarque par ailleurs qu'ils sont significativement corrélés aux points d'interrogation (+0.25) : outre sa fonction d'annonce, l'introduction est en effet supposée présenter la problématique du texte. En ce sens, les points d'interrogation sont presque deux fois plus nombreux dans les introductions que dans les textes entiers :



Graphique : Répartition comparative des ponctuations dans les articles (TE) et les introductions

Outre une corrélation d'ordre grammatical avec les adverbes interrogatifs, eux-mêmes quasi deux fois plus employés, les points d'interrogation sont associés aux modaux au conditionnel (+0.27) et aux impersonnels *il* (+0.24). Ces corrélations sont particulièrement frappantes bien qu'il soit difficile de déterminer si elles renvoient à un type éventuel d'introduction, comme peut-être :

En clair, un verbe ayant pour contenu un procès dans lequel sont impliqués divers actants, que deviennent ceux-ci lors de sa nominalisation? **Qu'en reste-t-il** dans le signifié du substantif dérivé? C'est à ces questions que je **voudrais** tenter d'apporter quelques éléments de réponse. (136)

Enfin, si *nous* était visiblement *reader-friendly*, *je* est, en dépit de sa corrélation au futur, moins dialogique : il est ainsi négativement corrélé aux connecteurs d'exemplification (-0.15). En revanche, le pronom est corrélé aux connecteurs de concession (+0.17) et de doute (+0.17), de même qu'aux points de suspension, ce qui nous semble dénoter un *je* somme toute timide, qui s'opposerait aux plus incisifs *I* anglo-saxons :

Située dans une perspective socio-linguistique, cette théorie n'est sans doute pas inintéressante pour la linguistique en général. (...) Je tenterai d'élucider la conception (implicite) "du" contexte sur laquelle se fonde la notion de contextualisation. Ce faisant, j'essaierai d'expliquer pourquoi le grand absent de la théorie de la contextualisation est précisément le contexte. (145)

4.1.2. Mise en texte (corpus global)

Si le genre de l'article est bien connu pour comprendre une introduction, la mise en texte de cette dernière varie d'un texte à l'autre. On remarque globalement deux tendances, auxquelles nous avons rattaché les six types d'introductions relevées : la section introductive antérieure au développement de l'article (type 3), qui rappelle la structure dissertative, et l'introduction intratextuelle (types 5 et 6), qui évoque davantage le modèle d'article anglo-saxon. L'introduction de type 1 représente un modèle intermédiaire, semi-intégré au corps de l'article.

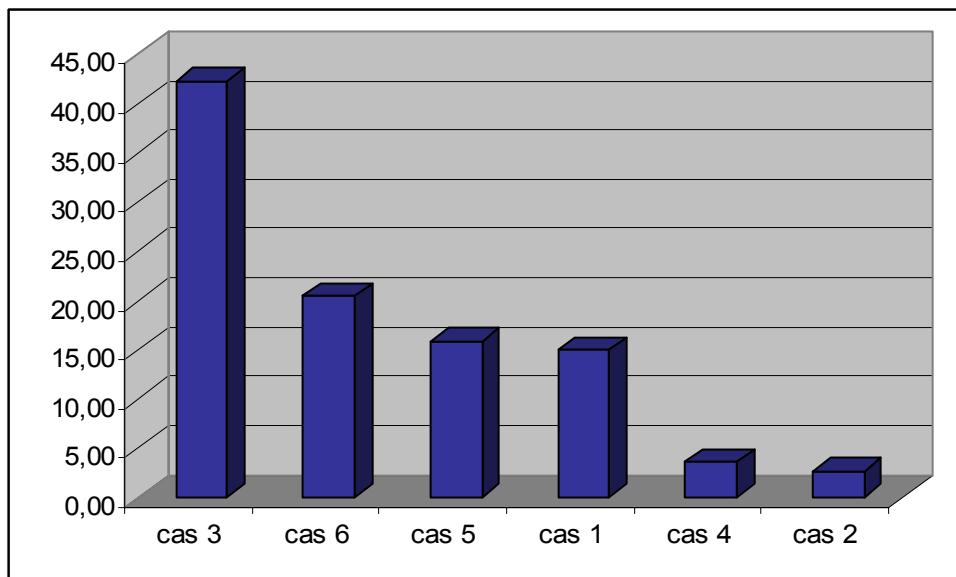
Introductions précédant la première section du développement de l'article

1. 33 textes comprennent un paragraphe introductif intitulé « introduction » ;
2. 6 textes contiennent un paragraphe introductif intitulé autrement (e.g. *Remarques préliminaires* ou *Préambule*) ;
3. 93 textes contiennent un paragraphe introductif sans intitulé ;
4. 8 textes contiennent un paragraphe introductif intitulé « introduction » numéroté 0. ;

Introductions correspondant à la première section du développement de l'article

5. 35 textes contiennent une section introductive intitulée « introduction » numérotée 1. ;
6. 45 textes contiennent une première section non intitulée « introduction »

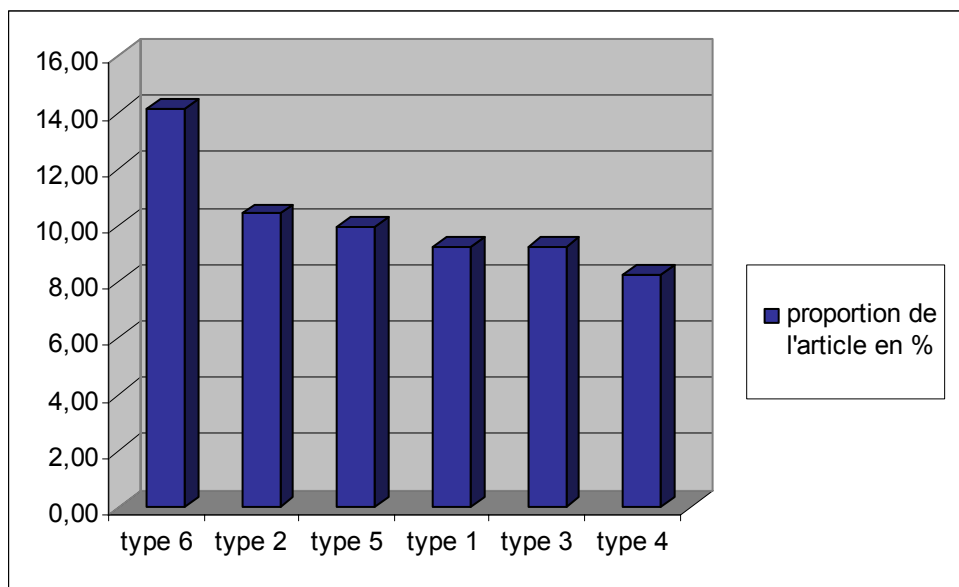
Soit le graphique suivant :



Graphique : Représentation des types d'introductions

On observe une prédominance nette des introductions de type dissertatif : l'introduction à statut de première section ne représente qu'un tiers du corpus. Si l'on peut penser qu'on se dirige vers le modèle anglo-saxon, et vers l'introduction de type 5, il serait intéressant de confronter diachroniquement nos données à des corpus antérieurs.

Comme l'illustre le graphique qui suit, les sections intégrées dans le corps de l'article (types 5 et 6) ont une longueur globalement plus élevée, la section d'article étant en principe plus étendue que l'introduction.



Graphique : Proportions moyennes des types d'introductions dans les textes

Bien que plus marginales, les sections de type 2 détiennent des proportions également importantes, et l'on peut penser qu'elles sont intitulées autrement en partie de ce fait : en effet, une section explicitement intitulée « Introduction » est soumise aux canons du genre et est supposée, entre autres propriétés distinctives, être de longueur restreinte, tandis qu'il en va différemment des sections dénommées « Préambule » ou « Remarques préliminaires », moins normées car peu fréquentes, voire non caractéristiques du genre de l'article.

Les introductions de types 1 et 3 sont de longueur moyenne rigoureusement similaire (9.25 vs. 9.23), ce qui est peu surprenant ; elles semblent intuitivement renvoyer au même objet, dans la mesure où on tiendra aisément l'intitulé « Introduction » pour facultatif. La section de type 4, plus contingente, est enfin sensiblement plus courte, ce qui justifierait sa numérotation 0.

Afin de déterminer si ces types d'introductions étaient corrélés à différents phénomènes morphosyntaxiques ou lexicaux, nous avons mené une analyse des spécificités à l'aide de DTM, dont voici les conclusions⁴ :

⁴ L'analyse a été menée sur les corps de section : les titres ont été supprimés afin d'éviter des caractéristiques triviales de type « les introductions de type 1 sont caractérisés par le mot *introduction* ».

Type d'introduction	Caractéristiques lexicales ⁵		Caractéristiques morphosyntaxiques	
	Positives	Négatives	Positives	Négatives
1	enfant, ni, e, écrit, linguistes	avec, nature, texte, the, procès	sigles linguistiques	-
2	gérondif, encyclopédique, relatives, statut, ant	on, qui, sont, si, mots	auxiliaires infinitif, connecteurs de présupposition, préfixes, crochets	subordonnants
3	nx, futur, procès, ny, types	relations, intertexte, wise, théorie, texte	pronoms <i>on</i> , subordonnants	pronoms relatifs, longueur, pronoms ILS
4	connecteurs, relations, sais, connecteur, discours	langue, texte, un, mais, à	pronoms TU, connecteurs de doute	
5	intertexte, wise, texte, pluriel, section	mots, dénomination, langage, procès, on	pronoms ILS, parenthèses	déterminants indéfinis, pronoms <i>on</i>
6	phrase, savoir, pleut, personne, prédication	enfant, étude, article, intertexte, wise	longueur, imparfait, antislashes, pronoms relatifs, passé simple	prépositions, futur

Tableau : Spécificités lexicales et morphosyntaxiques des types d'introductions

Si les introductions de type 6 sont comme nous l'avons d'ailleurs déjà mentionné les plus longues, elles sont associées aux temps narratifs de l'imparfait et du passé simple, et contiennent peu de verbes conjugués au futur, temps pourtant particulièrement représenté dans l'introduction. Ces sections ne contiennent visiblement pas d'annonce du développement à venir, comme le démontre leur corrélation négative avec le futur, bien que cette fonction d'annonce se soit révélée dans une certaine mesure caractéristique de l'ensemble des introductions.

La dimension narrative mise au jour est globalement peu caractéristique des sections introductives, mais semble, après observation des sections, renvoyer à un état des lieux des recherches précédentes et des événements historiques ayant participé à la formation du phénomène observé : ainsi, la première section du texte 23, intitulée « bref rappel des recherches précédentes et actuelles », contient à titre illustratif un exemple narré à l'imparfait et au passé simple destiné à illustrer « en quoi l'approche par les compétences permet de dépasser les zones d'ombre de la Théorie du Sens » :

Lorsque les tableaux et graphiques de ce rapport du Comité des Gouverneurs **furent** transmis à la Banque de France, ce **fut** bien évidemment dans la plus grande des précipitations. Toujours est-il que l'un de ces graphiques transmis par télécopie depuis Bâle en Suisse où siège ce Comité aux bureaux parisiens de la Banque de France **arriva** avec une légende tronquée (voir page suivante).

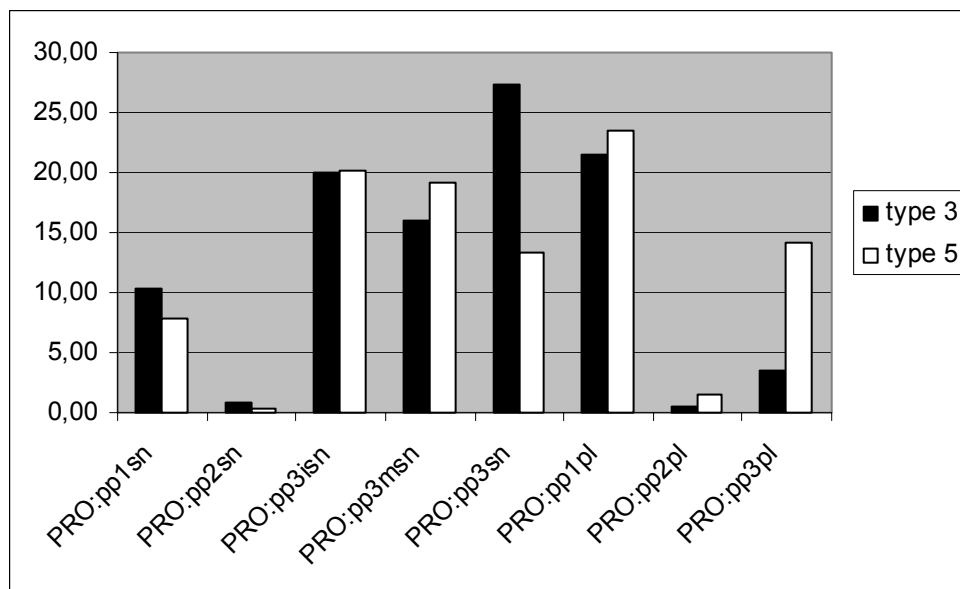
Les conditions de traduction de ce rapport et notamment l'urgence nous **imposaient** pratiquement de trouver une solution à ce problème en l'absence de texte original complet. (023)

Les introductions de types 3 et 5 sont quant à elles discriminées par un usage singulier des pronoms *on*⁶ et *ils*. L'indéfini *on* est en effet sur-représenté dans les troisièmes sections et peu

⁵ Les spécificités lexicales sont calculées au niveau de la chaîne de caractère, ce qui explique la présence de symboles de type *ni/ny* ou *e*, renvoyant inégalement à des éléments de langue étrangère ou à des symboles.

⁶ Rappelons d'ailleurs que nous avons relevé une proportion sensiblement inférieure d'indéfinis dans les introductions

présent dans les introductions de type 5 (10.13% vs. 4.37% de l'ensemble des pronoms relevés, et 27.29% vs. 13.30% des PP). A fortiori, 40% des introductions de type 5 ne contiennent aucune occurrence du pronom (vs. 20.43% des sections de type 3). Les proportions s'inversent lorsqu'on examine le pronom *ils*, trois fois plus employé dans les introductions de type 5 que de type 3 (4.64% vs. 1.31% de l'ensemble des pronoms relevés, et 14.09% vs. 3.53% des PP). Les anaphoriques au singulier sont également plus employés dans les sections de type 5, comme l'illustre le graphique ci-dessous :

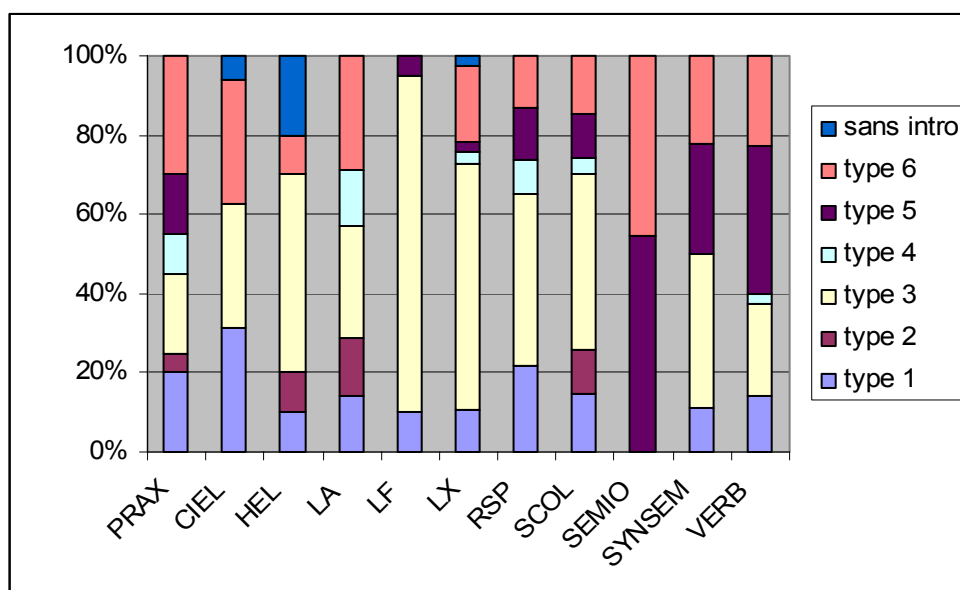


Graphique : Répartition des pronoms personnels dans les introductions de types 3 et 5

Il semble donc que les introductions de type 3, qui précèdent le corps de l'article sans y être formellement intégrées, sont plus dialogiques et plus centrées sur le sujet de la recherche (*on*) que sur son objet (anaphoriques singulier et pluriel) :

Nous voulons montrer que, pour les auxiliaires et les verbes dits « restructurants » (modaux, aspectuels), si **l'on** prend en compte les structures syntaxiques, **on** a affaire à au moins deux types distincts, **qu'on** retrouve dans des langues non apparentées. (108)

Si les indices lexicaux mis au jour semblent corrélés aux thèmes abordés par les revues et numéros thématiques du corpus, ils demeurent difficilement interprétables et peu pertinents quant à la description de la structure du genre de l'article. Plutôt que d'analyser la thématique de la structure générique, vaste chantier qu'il serait difficile d'engager dans le cadre de la présente étude, nous avons tenté de déterminer si les types d'introductions étaient corrélés aux pratiques des revues représentées dans le corpus, hypothèse justifiée étant donné la diversité des feuilles de style et des consignes aux auteurs dispensées, et des représentations distinctes du genre de l'article que se font les revues (cf. chapitre 2). Comme l'illustre le graphique suivant, certaines revues privilégient bien certains types d'introductions plutôt que d'autres :



Graphique : Représentation des introductions par type et par revue

Ainsi, les introductions des articles des revues universitaires *Cahiers de Praxématique* et *Scolia* sont particulièrement hétérogènes, tandis que *Langue française* privilégierait les paragraphes introductifs de type 3 et la plus jeune *Sémiotiques*⁷ les introductions intratextuelles de type 5 et 6.

Les introductions de types 1, 3 et 6 sont les plus répandues (10 revues sur 11) tandis que la section de type 2 demeure la plus marginale.

On remarque de manière générale que l'introduction semble moins normée qu'on aurait pu le penser : si elle n'est pas systématiquement intitulée « introduction », elle semblerait en concurrence relative avec la première partie d'article, à supposer que cette dernière aie une fonction ou un contenu normé(e).

4.1.3. Introductions et premières sections (corpus échantillon)

Précédée ou non d'une introduction, la première section d'article pourrait ainsi avoir également valeur de prologue : 14 articles sur 42, soit plus d'un quart du corpus échantillon, ne contiennent pas d'introduction en amont de la première section, ce qui est considérable. Ces 14 textes contiennent une première section de longueur quatre fois plus élevée que les introductions relevées (1441.93 vs. 345.89 mots en moyenne, soit respectivement 19.24 et 5.42% de l'article), mais significativement moindre que les autres premières sections d'articles (moy. de 2012.85 mots, soit 28.84% de l'article). Ces divisions se situeraient donc à mi-chemin entre l'introduction et la première section d'article.

Les deuxièmes divisions du corpus ont par contre une longueur stable dans les deux types de configuration : les deuxièmes sections des 14 textes non précédés d'une introduction ont une longueur moyenne de 2270 mots (CV de 71.08%), soit 32.47% de l'article, tandis que les deuxièmes divisions des autres articles ont une longueur moyenne de 2260.33 mots (CV de 70.75%), soit 31.95% du texte. Dans les deux dispositions, la deuxième section est la plus longue de l'article.

⁷ La revue, qui date de 1991, semble davantage calquée sur le modèle international anglo-saxon.

Il est par conséquent légitime de supposer que l'introduction et la première section d'article partagent un contenu similaire – et distinct de la deuxième section –, ce qui expliquerait la présence non systématique d'introductions dans les textes.

En d'autres termes et si l'on examine la structure fonctionnelle de l'introduction mise au jour par Swales (1990, v. p. 48) dans un corpus d'articles anglo-saxons, il est pertinent d'avancer que le genre de l'article français de revue linguistique englobe le contenu rhétorique présumé de l'introduction au sein de ses deux premières parties.

Après observation des textes, certaines réserves s'imposent, dans la mesure où aucun des textes du corpus observé ne contient l'ensemble de ces quatre mouvements rhétoriques au sein de l'introduction, ni même du bloc introduction/première section : au mieux en retrouve-t-on deux, voire trois, diversement disposés dans l'introduction et la première section d'article. Quatre textes dédient ainsi leur première section aux recherches antérieures effectuées (e.g. *1. Bref rappel des recherches précédentes et actuelles* – texte 23 ; *1. Travaux antérieurs* – texte 41), tandis que trois textes la consacrent à la seule définition de l'objet observé (e.g. *1. Définitions* – textes 22 et 27⁸ ; *1. Définitions de la métonymie et de la métaphore. De la rhétorique aux opérations sous-jacentes au discours* – texte 18).

Si l'annonce du développement à venir est exclusivement dédiée à l'introduction, les introductions et premières sections d'article des textes observés contiennent généralement une définition de l'objet étudié et de sa « situation théorique », qui englobe souvent les recherches présentes et passées et l'intérêt de la recherche dans le champ scientifique (e.g. *1. mise au point théorique et historique*, *1. Formulation sommaire*, *Situation théorique générale*, *1. Travaux antérieurs*, etc.). Toutefois, la présence de ces éléments est loin d'être systématique : certains textes ne contiennent même aucune référence bibliographique et s'abstiennent de mentionner les recherches passées (e.g. Culioli).

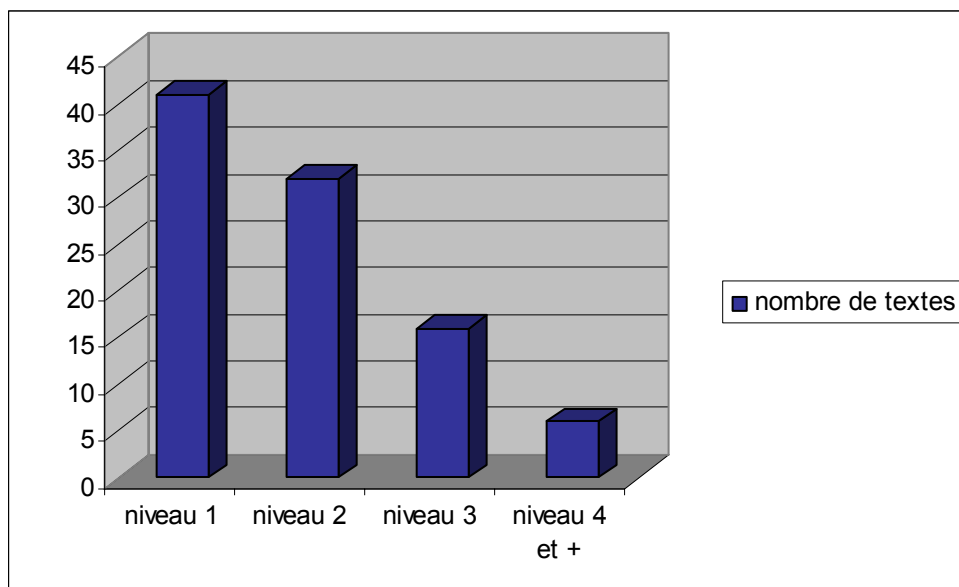
Le contenu de l'introduction est donc globalement peu normé, et soumis aux choix subjectifs de l'auteur et aux objectifs de son texte plus que dans la communauté anglo-saxonne, qui exige une plus grande régulation structurelle des textes (cf. chapitre 9 *infra*).

Si les introductions et premières sections d'article paraissent largement se recouvrir, il en va différemment des deuxième sections d'article, qui semblent constituer le noyau dur du corps de l'article.

4.2. Corps de l'article (corpus échantillon)

Comme nous l'avons déjà souligné, il est délicat d'effectuer une analyse précise des corps d'article en termes de section, étant donné les différences structurelles observées d'un texte à l'autre. En règle générale et comme l'illustre le graphique qui suit, il semble que la structure générique ait un à deux niveaux de profondeur, les divisions de niveaux 3 et 4 étant plus marginales :

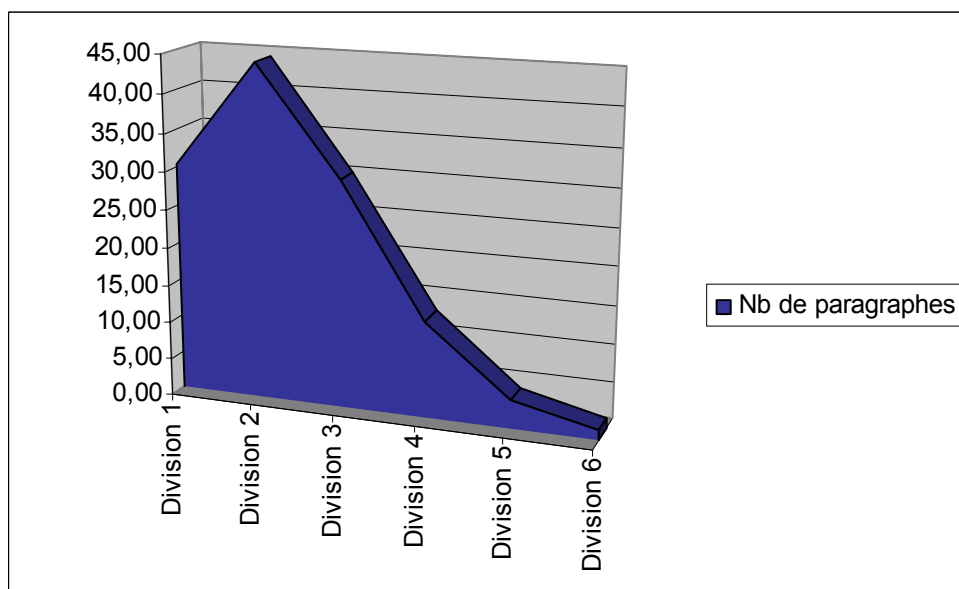
⁸ Textes provenant d'ailleurs du même auteur, Christine Durieux.



Graphique : Nombre de textes par niveaux de divisions (chiffres absolus)

Si l'on s'intéresse ensuite au nombre moyen de divisions par texte, il s'avère que les textes contiennent en moyenne 3.45 sections de niveau 1 par texte, 5.26 sections de niveau 2, 2.19 divisions de niveau 3 et 0.48 sections de niveau 4. Au regard de ces chiffres, il est mathématiquement évident que certaines sections sont plus structurées que d'autres, et les deuxièmes sections s'étaient particulièrement illustrées à ce titre dans le chapitre précédent.

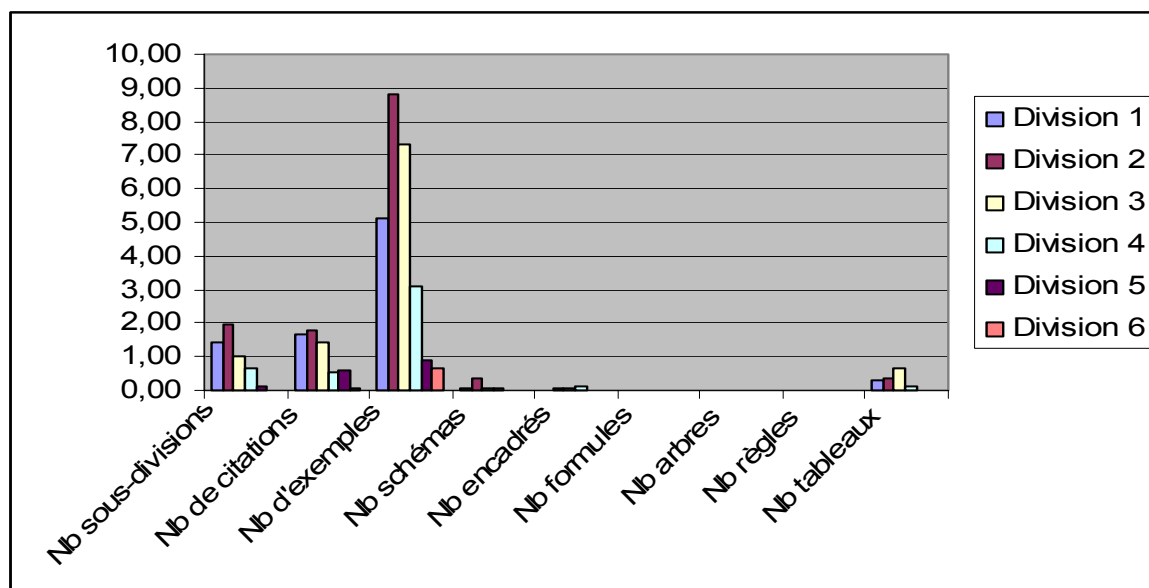
Nous avons pu valider ces derniers résultats en examinant le nombre moyen de paragraphes par division d'article. Comme l'illustre le graphique ci-dessous, les deuxièmes sections se distinguent sensiblement des autres, avec en moyenne 15 paragraphes de plus que les premières et les troisièmes sections :



Graphique : Nombre moyen de paragraphes par section de l'article⁹

⁹ Les divisions [1...n] correspondent aux sections de l'article, numérotées ou non. Les introductions précédant la première section n'ont pas été prises en compte ; en revanche, une section 1 peut avoir valeur d'introduction de

Ces sections contiennent a fortiori un nombre significativement plus important d'exemples, de sous divisions, de citations et de schémas, comme l'illustre le graphique qui suit :



Graphique : Représentation des composantes dans les divisions de l'article

Si l'objet linguistique étudié est usuellement exposé dans l'introduction ou la première section de l'article, la description linguistique de ses propriétés, voire son analyse, semble plus volontiers menée dans le cadre d'une deuxième section, ce qui justifie les proportions plus importantes d'exemples, de schémas et de sous-divisions recensés. Ce phénomène est particulièrement visible si l'on examine les titres de ces deux deuxième sections au regard de l'ensemble de la structure de l'article : comme l'illustre le tableau suivant, les deuxième sections semblent particulièrement dévolues à l'analyse de l'objet étudié :

Texte	Titre section 1	Titre section 2	Titre section 3
7	1. Un rappel en 8 points	2. Que reste-t-il de nos... ?	[conclusion]
10	1. Dénomination et grammaire : la question de l'unité lexicale	2. Les chemins dénominatifs	[conclusion]
11	1. Mise au point théorique et historique	2. Création et régulation terminologiques : quelques applications	3. Création et contrôle terminologique dans deux domaines
12	Le cadre général	L'orientation d'empathie	La facette
18	1. Définitions de la métonymie et de la métaphore. De la rhétorique aux opérations sous-jacentes au discours	2. Métonymie et métaphore dans le lexique	3. La métonymie et la métaphore comme fondements théoriques de l'approche des

manière plus ou moins explicite. Il en va de même des conclusions : seules les conclusions intégrées dans le développement de l'article (et le plus souvent numérotées) ont été considérées.

			modèles cognitifs de George Lakoff
22	1. DÉFINITIONS	2. RELATION TRADUCTOLOGIQUE TEXTE-CONTEXTE	3. ARRIVÉE DE L'HYPERTEXTE
24	1. Examen des sources de confusion	2. L'établissement d'une grille de comparaison	3. Le tableau comparatif des typologies
29	1. La situation en latin tardif	2. Perspectives: Les constructions pronominales dans les langues romanes modernes	X
41	1. Travaux antérieurs	2. Par terre vs. sur le sol dans les deux types de relations spatiales	[conclusion]

Tableau : Intitulés des deuxièmes sections d'article

4.3. Conclusions / dernières sections

L'analyse des sections introductives avait entraîné l'isolement de cinq textes. Force est de constater qu'un nombre plus important de textes sans conclusions doit être écarté : 37 textes ont ainsi été exclus de l'analyse.

Les analyses qui suivent portent donc sur un corpus plus restreint de 187 textes.

4.3.1. Description statistique (corpus global)

Si l'introduction représentait 10% de l'article, la conclusion n'en représente en moyenne que 7.66% (483.66 tokens en moyenne) avec un écart type de 410. La taille des sections conclusives observées varie sensiblement moins que les introductions (52 à 2172 formes vs. 65 à 8131 formes pour les introductions).

Bien que la conclusion contienne moins de points de suspension que le corps de l'article et son introduction, on remarque que les sections conclusives les plus longues leur sont fortement corrélées (+0.41) : on pourrait d'abord intuitivement penser que les conclusions les moins arrêtées ont une longueur plus importante, contrairement aux sections plus tranchées, de type :

En conclusion, les graphies erronées dont a traité cet article paraissent bien illustrer une double pratique de l'écriture des mots, qui chercherait à concilier les caractéristiques idéographiques les plus abstraites des « mots dans le système » et la notation de certaines variantes phoniques que connaissent les mots lorsqu'ils se trouvent employés dans les contextes singuliers. (095)

Cependant et après vérification des textes, il s'avère que cette corrélation est essentiellement liée à un rappel des exemples du texte :

Ainsi, dans la traduction de la phrase 517 (cf. T11), le choix du second traducteur consistant à rendre un syntagme prépositionnel directionnel, *dans une pièce froide, toute blanche (...)* par une nouvelle unité-phrase, *Es war ein kaltes, ganz weißes Zimmer (...)* est a priori surprenant. (198)

bien que de nombreuses sections s'achèvent de manière suspensive, notamment lorsque les résultats mis au jour s'avèrent entraîner de nouvelles interrogations :

En définitive, les emplois de *certain* en anaphore textuelle *in absentia* se placent d'emblée à un certain niveau d'abstraction. Si bien que l'on peut se demander si la référence associée à *certain*

est réellement plurielle et si le véritable référent de *certain*s n'est pas plutôt une sorte d'entité pensante abstraite ?

Nous réfléchissons à cette question un autre jour... (176)

Les conclusions les plus longues sont ainsi associées à un rappel des exemples exposés, ce que confirme l'observation des autres variables qui leur sont corrélées : disjoints de première personne du singulier et de seconde personne du singulier et du pluriel (respectivement +0.39/+0.20/+0.35), clitiques et déterminants possessifs de seconde personne du pluriel (0.30/0.26) et symboles linguistiques (+0.28). Si ces dernières variables sont exclusivement dévolues aux exemples et tests d'acceptabilité linguistique, rappelons que les marqueurs de seconde personne sont peu, voire non caractéristiques du corps de l'article, car liés à la présence d'exemples dans les textes (cf. *supra.*).

Les conclusions plus étendues sont en outre corrélées aux noms propres, abréviations, parenthèses et dates (respectivement +0.33, +0.26, + 0.16, +0.15), *i.e.* à un ensemble de références de type (auteur, date). Selon la nature plus expérimentale et le degré d'indépendance, voire d'isolement de l'article et de son objet dans le champ scientifique, les résultats obtenus sont susceptibles de confirmer (ou d'infirmer) les conclusions tirées par d'autres études menées par l'auteur ou ses pairs. Si la discussion de ces (dés)accords n'est pas systématique, elle semble s'effectuer dans les sections conclusives de taille plus importante :

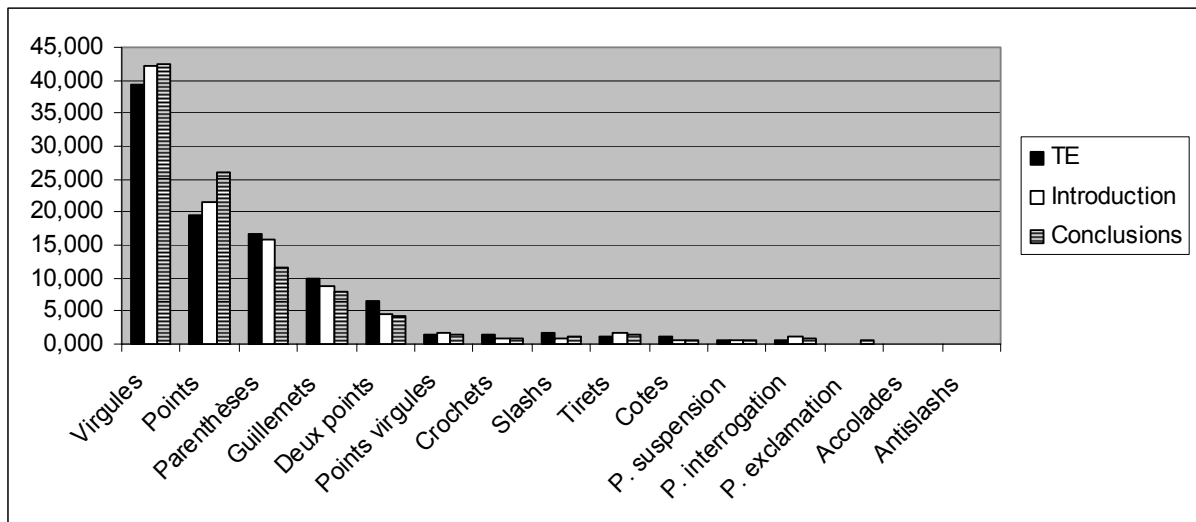
[Renvoi à d'autres références] En accord avec les nombreux travaux relatifs à la description de la construction cognitive des modèles de situation pendant la lecture (Carreiras 1997, Clifton & Ferreira 1987, Gernsbacher 1991, Marslen-Wilson, Tyler et Koster 1993, Sanford & Garrod 1981), nos résultats montrent que la conjonction de deux entités singulières dans un CR est un mécanisme continu et progressif qui dépend de l'arrangement contextuel d'un ensemble de facteurs. (179)

[Renvoi à d'autres références et aux références de l'auteur (Kleiber)] Nous l'avons montré pour l'opposition article défini / adjectif démonstratif en prouvant que la thèse classique qui réduit l'adjectif démonstratif à un article défini augmenté d'un élément déictique (Kleiber, 1986 b) est erronée. L'article défini, comme le montrent, avec des modalités différentes, mais finalement quand même œcuméniques au moment *crucial*, Galmiche (1979 et 1989), Corblin (1987), Kleiber (1986 a), etc., engage un calcul tout à fait différent. (114)

Si les introductions courtes étaient associées à une fonction d'annonce du développement à venir, les conclusions de taille restreinte sont plus difficilement caractérisables. Outre le fait qu'elles sont également corrélées au pronom personnel *nous* (+0.19), les sections plus courtes comportent une proportion plus importante de points (+0.31). Ces conclusions comportent peu de marques de ponctuation, celles-ci étant dans leur ensemble fortement corrélées aux sections plus longues (+0.34). Elles sont ainsi constituées de phrases peu ponctuées et essentiellement délimitées par des points, ce qui confère un rythme quelque peu laconique au texte, comme dans :

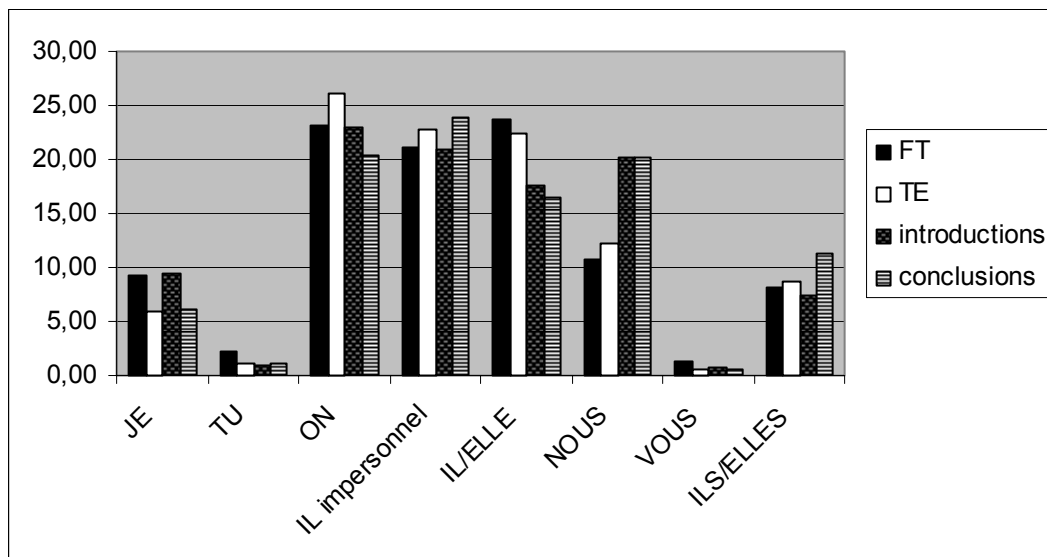
La caractérisation de *raison* en terme de forme schématique est susceptible, selon notre hypothèse, de rendre compte de la diversité des valeurs qui lui sont associables. Nous défendons l'hypothèse que *raison* a un fonctionnement qui lui est irréductiblement spécifique. La forme schématique proposée intègre et réfracte d'une façon qui lui est propre l'organisation lexicale et syntaxique de l'environnement de *raison*. (070)

Les conclusions se distinguent d'ailleurs davantage de l'article que les introductions au niveau des ponctuations : comme l'illustre le graphique suivant, elles contiennent nettement moins de parenthèses et de guillemets, et on relève en contrepartie des proportions plus importantes de points et de virgules. Ce phénomène est manifestement lié à un déficit de citations :



Graphique : Répartition des ponctuations dans les articles (TE), les introductions et les conclusions (moyennes relatives)

On relève en outre une proportion significativement plus importante de points d'exclamation ; fortement corrélés aux symboles linguistiques (+0.58) et aux connecteurs d'exemplification (+0.20), ils sont essentiellement liés à la présence d'exemples plutôt qu'à un éventuel relâchement stylistique. Si l'introduction s'est révélée le lieu de manifestations plus importantes de l'auteur, il en va en effet autrement de la conclusion, qui contient une proportion de *je* plus restreinte, et globalement équivalente aux proportions que l'on obtient sur l'article. A l'instar de l'introduction, les proportions de *nous* sont par contre deux fois plus importantes :



Graphique : Répartition des pronoms personnels dans les articles (FT et TE), les introductions et les conclusions (moyennes relatives)

Si le *nous* de l'introduction était tourné vers le futur de l'article, le *nous* de la conclusion est symétriquement orienté vers son passé, comme le démontrent les corrélations relevées. Le pronom est effectivement associé :

- aux auxiliaires infinitif (+0.34) :

J'espère **avoir** un peu dissipé le flou qui entoure l'activité typologique en essayant de cerner les causes de leur diversité et en essayant de justifier mes propres choix. (024)

- aux participes passés modalisés (+0.27) :

Ayant **dû** nous limiter aux titres uninucléaires, nous n'avons pas étudié le type le plus représentatif des titres, le binucléaire (*La Cigale et la Fourmi*, I, 1) et nous n'avons pas **pu** aborder, notamment, l'ordre des composants (111)

- et bien sûr aux auxiliaires présent (+0.21), indices de l'usage du passé composé :

Cette étude des catégories sémantiques, dans laquelle nous **avons** cherché à relier typologie et évolution des langues, **a** permis d'examiner les conditions de mutation des catégories en allemand à partir de l'éclairage apporté par le chinois. (103)

Au contraire des introductions, l'emploi de *nous* n'est pas en concurrence seule avec *je* (-0.22) : le pronom s'oppose en effet également à l'indéfini *on* (-0.20), qui s'avère d'ailleurs détenir des proportions d'emploi équivalentes à *nous* – fait singulier si l'on considère les proportions obtenues sur le genre de l'article, où *on* apparaissait deux fois plus que *nous* – de même qu'à l'impersonnel *il* (-0.18).

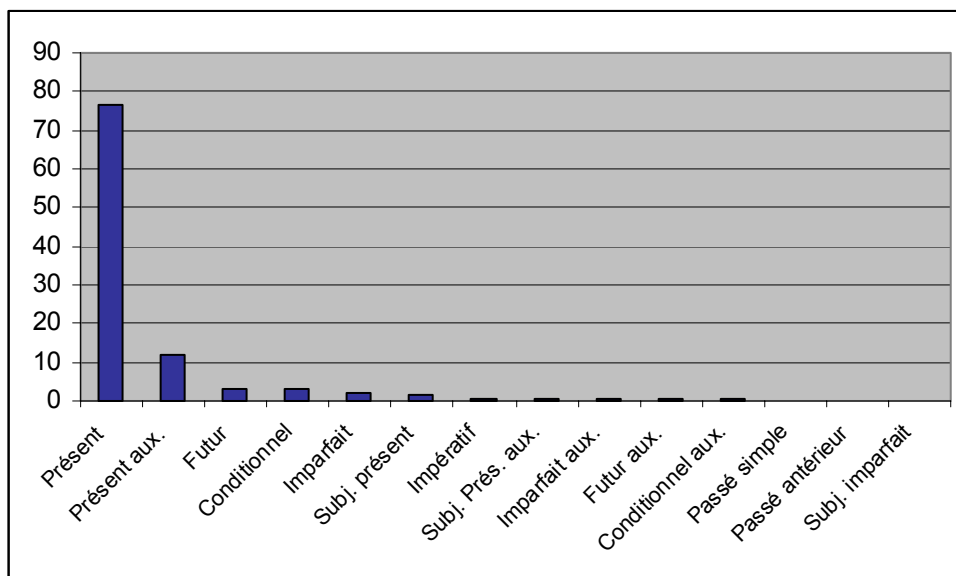
Les quatre pronoms n'ont pas les mêmes corrélats : si *nous* conserve donc sa fonction dialogique de guide du lecteur et assure un retour sur le texte, *je* est associé à une dimension interlocutive constituée de marques de seconde personne du pluriel, d'interjections et d'antislashes. Il s'agit donc vraisemblablement d'un *je* oral d'exemple (cf. *supra*) – qu'on ne trouve toutefois que dans un nombre très restreint de textes étant donné qu'à peine un tiers du corpus contient des occurrences de *je*, et qu'on ne relève le pronom *vous* que dans six textes.

on demeure quant à lui modalisé (+0.24 avec les modaux au présent) et essentiellement centré sur le présent de la recherche. Le pronom semble particulièrement employé pour soulever de nouvelles problématiques, comme le montrent ses corrélats particules (-t-, +0.38) et points d'interrogation (+0.20). Ce phénomène est particulièrement observable dans la conclusion suivante :

En guise de conclusion, **j'aimerais poser une question**. Le type de relation qui existe entre les constituants de l'incursion monologique n'est pas clair. Il ne s'agit pas d'une coordination, puisqu'on ne peut pas intervertir les constituants. On ne se trouve pas non plus en présence d'une relation hiérarchique entre constituants directeurs et subordonnés. La question est donc la suivante: **est-ce qu'on peut spécifier plus précisément la juxtaposition entre les trois constituants?** Ce qui rejoint une interrogation plus générale qui a sans doute souvent été posée: **existe-t-il un principe de structuration autre que thématique entre les différents échanges d'une conversation?** (142)

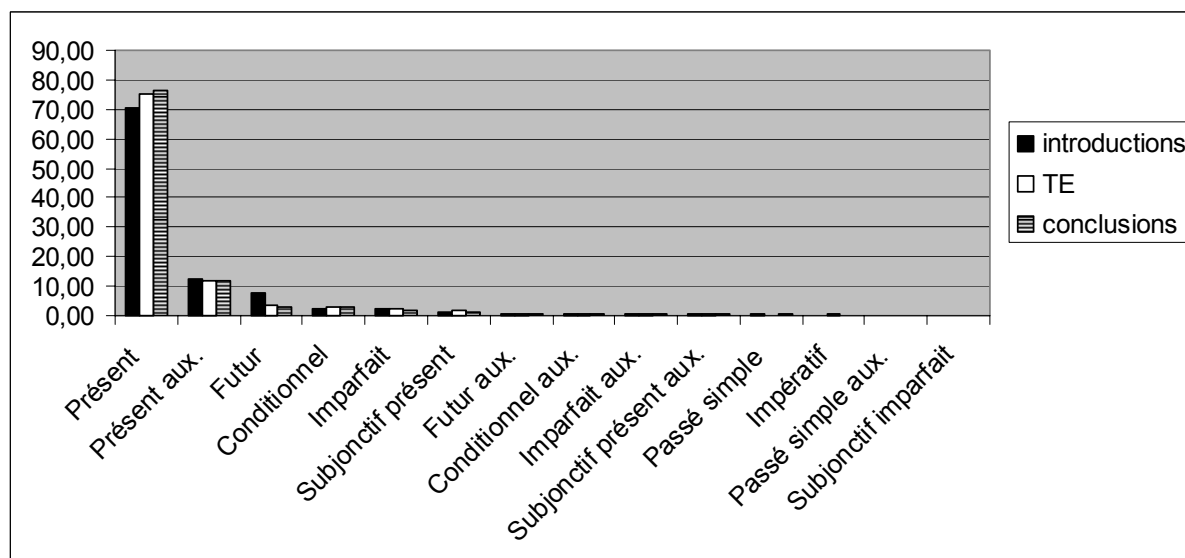
Si l'auteur apparaît avec *je* en début de conclusion, la question annoncée est posée avec *on*, qui au contraire de *je*, autorise la généralisation. On notera la présence du *il* impersonnel à la fin de la section, qui n'aura jamais été autant employé que dans les conclusions d'article. Au regard de ses corrélats, l'impersonnel apparaît essentiellement dans des sections à visée reformulative (+0.42 avec les connecteurs de reformulation) et spéculative (+0.21 avec le conditionnel). Le pronom est également corrélé aux connecteurs de conséquence (+0.19) et de causalité (+0.15) ainsi qu'aux négations. L'impersonnel semble ainsi particulièrement caractéristique de ce que devrait intuitivement contenir une conclusion : reformulation et éclaircissements éventuels, conséquences (causes) et spéculation.

La dimension spéculative de la conclusion est particulièrement évidente lorsqu'on examine ses formes verbales. Si les temps du passé sont nettement plus employés (fonction de rappel de la conclusion), on note des proportions plus importantes de verbes conjugués au conditionnel et de modaux.



Graphique : Répartition des temps conjugués dans les conclusions

Le graphique ci-dessus est de manière frappante très similaire au graphique que nous avons obtenu lors de l'analyse des temps verbaux employés dans le genre de l'article (v. *supra*, chapitre 3). Afin de mettre au jour les différences entre l'article et ses deux composantes introductive et conclusive, nous y adjoignons le graphique suivant :

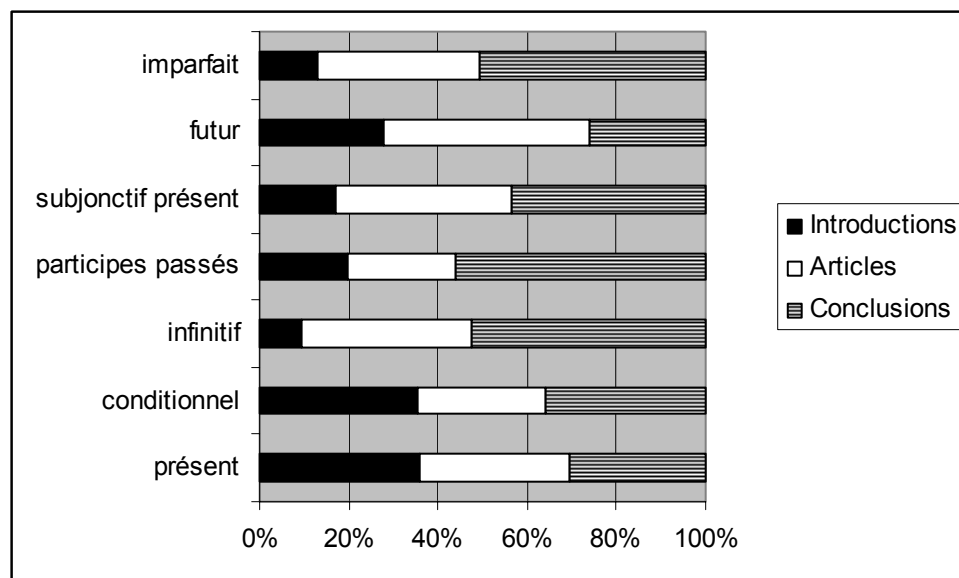


Graphique : Répartition comparative des temps conjugués dans les introductions, conclusions et articles (TE)

On relève d'abord une proportion plus importante de verbes conjugués au présent dans la conclusion, probablement liée à la valeur atemporelle escomptée des résultats scientifiques. On note également une proportion plus importante de verbes conjugués au conditionnel (hors modaux)¹⁰ : 1.44% de l'ensemble des formes verbales observées pour les conclusions, 1.05% pour l'article et 0.80% pour les introductions. La conclusion contiendrait ainsi 1.5 fois plus de

¹⁰ Malheureusement peu manifeste dans le graphique, le présent écrasant considérablement les autres proportions.

verbes conjugués au conditionnel que l'ensemble de l'article, ce qui valide bien la présence d'une fonction spéculative de la conclusion, renforcée par un emploi important de modaux : ces derniers représentent en effet 7.37% de l'ensemble des formes verbales relevées, vs. 6.54% dans l'article, et 5.02% dans l'introduction. Le graphique comparatif ci-dessus illustre bien les différences relevées en terme de représentation des modaux :



Graphique : Répartition comparative des modaux dans les articles (TE), les introductions et les conclusions

Les temps du passé et les infinitifs sont significativement plus modalisés, la conclusion rappelant le passé de la recherche, ou le corps de l'article, et les modalités qui lui sont associées (la potentialité essentiellement) :

L'esquisse de forme schématique **que l'on a pu élaborer** permet d'une part de comprendre comment la variation se déploie dans la sémantique des unités linguistiques, d'autre part de fournir une explication à la raison pour laquelle les adjectifs sont particulièrement fluctuants (...) (068)

(...) Mais nous **voulions** simplement suggérer qu'une approche pragmatique de l'image peut montrer que le sens y naît de ses formants figuratifs et de sa combinatoire, sans passer par des extrapolations linguistiques contraignantes et déformantes. (140)

En ce qui concerne l'usage plus important de modaux à l'imparfait, on note après observation des contextes que les contextes relevés équivalent au conditionnel, et donc au spéculatif :

Aucune des conclusions vers lesquelles se dirigent ces quelques réflexions ne vaut pleinement pour les domaines autres que le phonique, car **si l'on voulait parler**, comme pourraient le faire des grammairiens normatifs, de « relâchement de la syntaxe », ce serait en franchissant une étape supplémentaire dans le métaphorique. (087)

Au conditionnel et à la dimension plus spéculative de la conclusion sont également corrélés les connecteurs de doute (+0.15), 1.5 fois plus représentés dans les conclusions que dans les introductions ou l'ensemble de l'article.

Assurant un retour sur le texte, la conclusion contient ainsi une dimension spéculative caractérisée par un usage plus important du conditionnel, des connecteurs de doute et des modaux. Nous avons également vu que les sections plus longues étaient très susceptibles de

contenir des exemples, marqués par la présence d'éléments en principe peu caractéristiques du corps de l'article (pronoms de seconde personne, points d'exclamation, etc.).

En revanche, on remarquera enfin que les conclusions sont moins « formalisées » : elles contiennent deux fois moins de symboles, sigles et abréviations que les articles, et globalement moins de chiffres.

4.3.2. Mise en texte (corpus global)

Introductions et conclusions diffèrent fortement en termes de modalités d'intégration textuelle : positionnée en début d'article, l'introduction peut facilement être dispensée d'un titre sans compromettre pour autant son identification (type 3), ce qui n'est pas le cas de la conclusion. Les 186 divisions observées sont par conséquent nettement conclusives, alors que les sections introductives de type 6 étaient potentiellement ambiguës. L'analyse des conclusions ne saurait donc être menée symétriquement à celle des introductions : notre typologie descriptive sera fondée sur les différents types de délimitation de la conclusion dans le texte. On s'intéressera ainsi particulièrement aux titres, eu égard à leur rôle d'indice quant au contenu de la section.

On relève ainsi deux grandes tendances démarcatives, selon la présence ou non d'un titre à la conclusion :

Conclusions sans intitulé

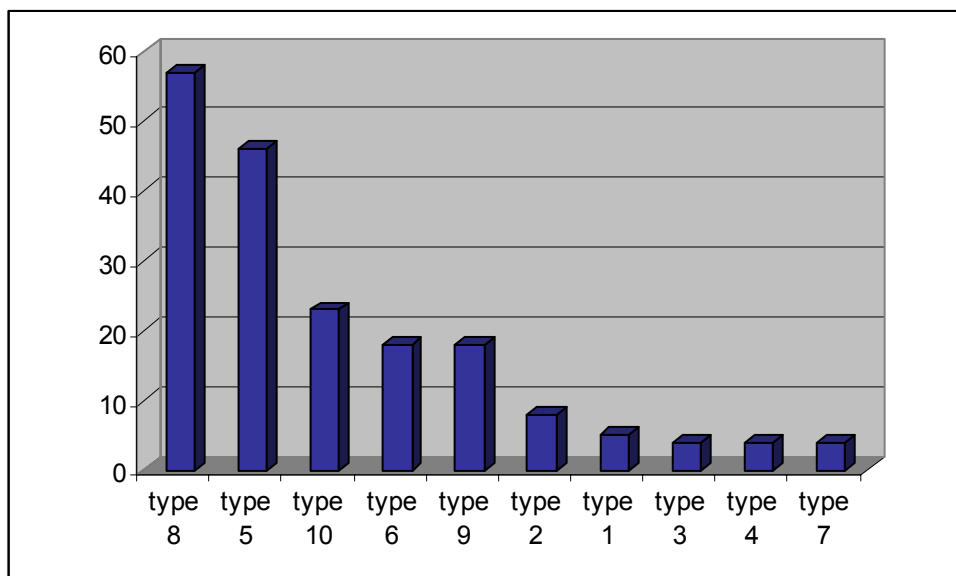
1. 5 sections sont sémiotiquement délimitées du corps de l'article – par une * ou une chaîne d'* ;
2. 8 sections se démarquent du corps de l'article par un saut de ligne ou de paragraphe ;
3. 4 sections conclusives sont numérotées sans être intitulées¹¹ ;
4. 4 sections sont plus ambiguës car comprises dans une dernière section sans délimitation textuelle explicite : par exemple, le dernier paragraphe du texte 161 s'ouvre sur la phrase : « Que dire en conclusion ? ».

Conclusions avec intitulé

- *Non intégrée à la structure de l'article*
 5. 46 textes contiennent une section intitulée « conclusion » numérotée N ;
 6. 18 textes contiennent une section conclusive comprenant le morphème « concl » dans son intitulé
 7. 4 textes contiennent une section conclusive intitulée autrement
- *Intégrées à la structure de l'article*
 8. 57 textes contiennent une section intitulée « conclusion »
 9. 18 textes contiennent une section conclusive comprenant le morphème « concl » dans son intitulé
 10. 23 textes contiennent une section conclusive intitulée autrement

Soit le graphique suivant :

¹¹ A l'instar d'ailleurs des autres sections de l'article.



Graphique : Représentation des types de conclusions

Comme le montre le diagramme ci-dessus, les sections conclusives sont davantage tenues d'avoir un titre que les introductions : plus de la moitié des textes observés contiennent une section « Conclusion », alors que seules 34.54% des premières sections s'intitulaient « Introduction ».

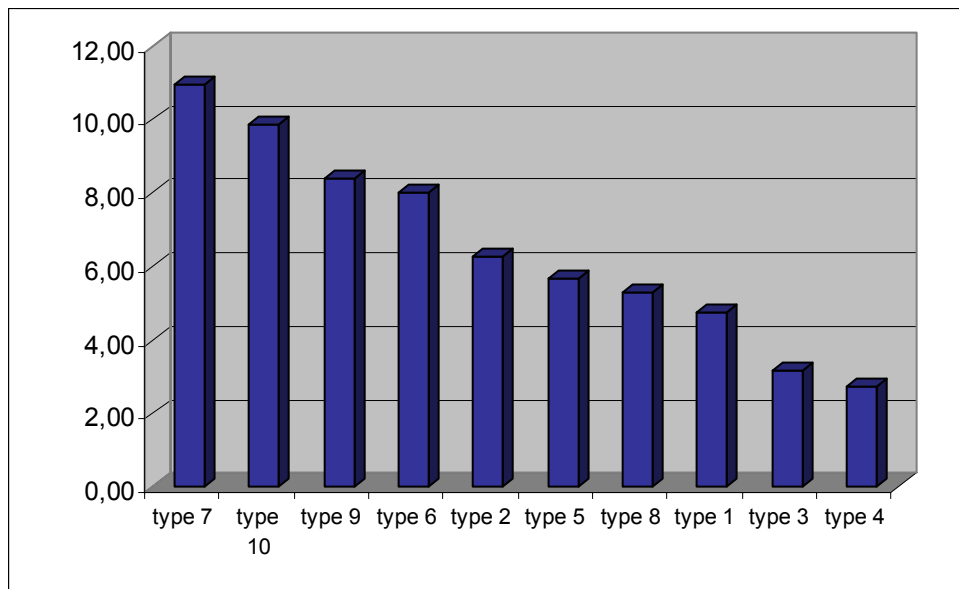
On relève en outre une variété plus importante d'intitulés : 35 titres comprennent le morphème CONCL- (types 6 et 9, qui sont d'ailleurs très également répartis entre les sections intégrées et non intégrées), et peuvent légitimement être adjoints aux types 8 et 5, ce qui augmente aux trois quarts la proportion de sections à titres explicitement conclusifs. Si certaines modifications sont peu flagrantes (10 textes préfèrent parler de *conclusions* plurielles), d'autres permettent à l'auteur de se démarquer avec un titre synonymique (e.g. *Pour conclure*, *En (guise de) conclusion*), voire de défier les lois du genre (e.g. *Pour ne pas conclure*, ou encore *Ceci n'est pas une conclusion*).

Notons cependant que la plupart des titres relevés précisent le contenu de la section en le développant (e.g. *Conclusion: aperçu d'une représentation formelle des fonctions grammaticales*) ou en l'élargissant avec des éléments qui n'y sont visiblement pas inclus – du point de vue de l'auteur (e.g. *Conclusion et perspectives*, *Conclusion et hypothèses*). On notera que le schéma IMRAD anglo-saxon semble bien présent chez certains auteurs, qui intitulent leur conclusion (*Discussion générale et conclusion*).

Si les types 6 et 9 sont en proportions équivalentes dans les sections intégrées et non intégrées, il n'en va pas de même des types 7 et 10. De manière peu surprenante, on relève 6 fois plus d'intitulés ne contenant pas le morphème CONCL- dans les sections intégrées. Les titres de ces divisions confirment bien le contenu peu déterminé de la conclusion dans les représentations de certains auteurs : la notion de *perspective* est ainsi présente dans un quart des sections de type 10, tandis qu'un autre quart des auteurs optent pour celle de *bilan*, à laquelle on peut adjoindre les notions de *résumé* (2 textes) et de *synthèse* (1 texte). La *discussion* anglo-saxonne, clôture de la structure IMRAD, est présente dans 5 textes, tandis que l'idée de *fin* est présente dans l'ensemble des autres conclusions (e.g. *Remarques finales*, *Foucault pour finir*). Seuls trois textes (135, 165 et 196) ont des intitulés plus ambigus, qui pourraient correspondre à des titres de section classiques (e.g. *4. Structures périodiques*).

Plus que l'introduction, la conclusion d'article est ainsi tenue d'avoir un titre qui permet son identification. Comme l'illustre le diagramme qui suit, les sections conclusives intitulées

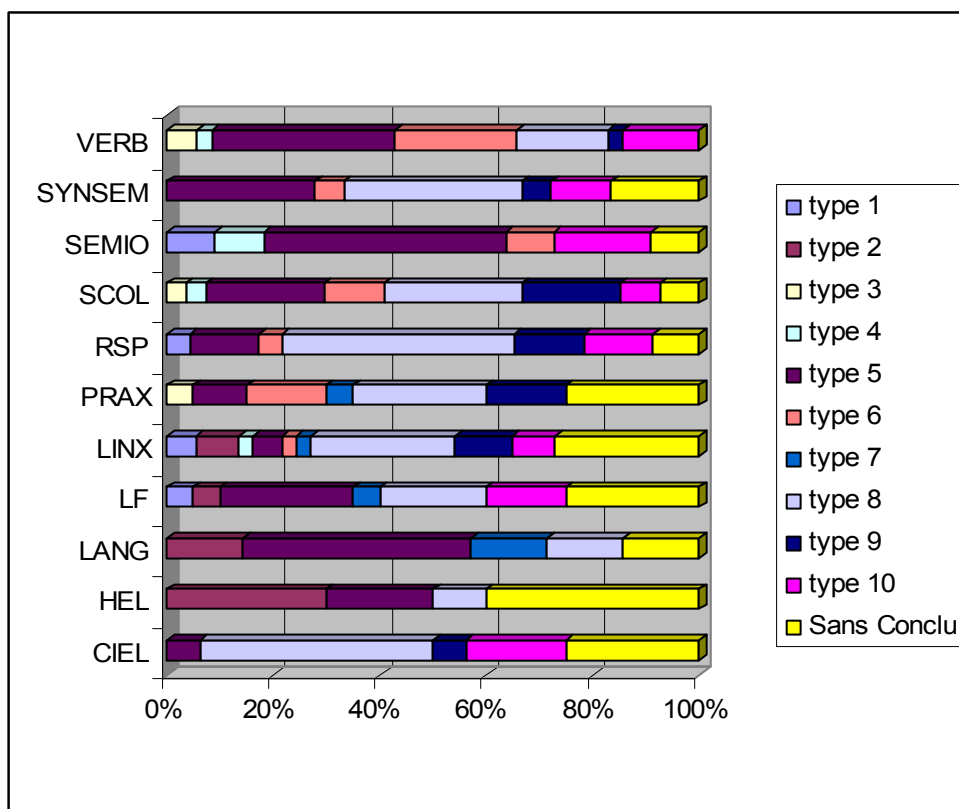
autrement sont de longueur significativement plus importante, qui justifie – et représente le prix – de la distinction :



Graphique : Proportions moyennes des types de conclusions dans les textes

On remarquera également les proportions plus modestes tenues par les sections non délimitées dans le texte ; il est toutefois difficile d’aboutir à d’éventuelles généralisations étant donné le faible nombre relevé de ce type de conclusion.

Nous avons enfin évalué le degré de corrélation existant entre les types de conclusions et les pratiques des revues, comme nous l’avions effectué pour les introductions :



Graphique : Représentation des conclusions par type et par revue

On voit ainsi que certaines revues – et certains domaines linguistiques probablement – contiennent davantage de textes sans conclusions : c'est le cas d'*HEL*, des *Cahiers de Praxématique*, de *Langue Française*, de *LINX* et des *Cahiers du CIEL*. Les articles provenant de revues plus appliquées, comme *Verbum*, *Scolia* ou la *RSP*, contiendraient une conclusion de manière plus systématique étant donné la nature de leur recherche et les modalités de sa présentation : une étude de marqueurs se doit d'être conclue, alors qu'il en va différemment d'un texte plus spéculatif. Ce phénomène est remarquable, car il impliquerait des variations de structure générique selon la nature théorico-spéculative/appliquée de la recherche, axe de contraste qui s'est d'ailleurs révélé particulièrement productif dans l'ensemble de l'analyse menée.

4.4. Synthèse : progression et structure générique

A travers les analyses menées, on voit ainsi se dessiner une première ébauche descriptive de la structure configurationnelle du genre de l'article de revue linguistique française. Si l'introduction et la conclusion de l'article possèdent des caractéristiques propres qui les distinguent tant sur le plan structurel que sur le plan statistique, il en va différemment de son corps, qu'il est plus que délicat d'appréhender de manière quantitative. L'hétérogénéité structurelle des textes demanderait en effet une analyse plus précise (et plus manuelle) des configurations argumentatives/rhétoriques des textes, qui constituerait toutefois l'objet d'une toute autre étude que la présente.

Les résultats statistiques obtenus posent la question de la validité des conclusions du chapitre précédent : en effet, on peut s'interroger sur la pertinence d'analyses menées sur cet objet singulier que représente le texte, dans la mesure où l'on voit bien que plus on travaille sur des objets de taille importante, moins on est en mesure d'interpréter les données de manière satisfaisante. Cette réalité est plus évidente encore lorsqu'il s'agit des analyses de corrélations : l'interprétation des descripteurs et de leurs corrélats s'est montrée beaucoup plus productive au niveau des sections introductive et conclusive qu'au niveau textuel.

Pourtant, il nous semble clair que la description du genre ne doit pas s'effectuer au niveau de la phrase mais au niveau du texte, de la même manière qu'un genre ne peut être décrit que par contrastes génériques et discursifs ; nous avons pris le parti d'adopter une démarche contrastive descendante, dans la mesure où décrire un corpus d'introductions sans connaissance des caractéristiques plus globales des textes auxquels elles sont rattachées nous semble problématique d'un point de vue descriptif – l'adoption d'une démarche ascendante nous semble de surcroît bien plus hasardeuse, étant donné l'immensité des champs de contraste possibles.

Idéalement et d'un point de vue applicatif, il serait pertinent de calculer les gabarits morphosyntaxiques des sections de l'article, et de calculer leur distance par rapport aux données génériques originelles, voire de concaténer leurs profils au sein de l'article, mais il s'agit encore une fois d'une autre étude...

Si l'analyse des sections de l'article s'inscrivait dans la séquentialité des textes, ce sont les configurations optatives du genre qu'il nous semble ensuite pertinent de décrire. Nous avons restreint l'analyse aux exemples et citations, le poids des exemples dans les textes ayant largement été démontré dans l'ensemble des sections précédentes.